

LANDRI EKOMIE-OBAME

***LA CULTURE DU MANIOC EN SILLONS PAR LES FEMMES TEKE AU
SUD-EST DU GABON (HAUT-OGOUE)***



Sommaire

AVANT-PROPOS	3
REMERCIEMENTS.....	4
INTRODUCTION.....	5
CHAPITRE 1 :	7
Localisation et description du village Odjouma.....	7
CHAPITRE 2 :	10
Organisation sociale et territoriale.....	10
2.1. Le village, son peuplement et ses traditions	11
2.2 Les limites géographiques du territoire.....	12
CHAPITRE 3 :	14
Une cohabitation des systèmes cultureux	14
3.1. Le système cultural dominant chez les Téké : la savane, les femmes et les sillons	16
3.2. Processus de transmission des connaissances et organisation du travail.....	20
CONCLUSION	26
REFERENCES BIBLIOGRAPHIE	27

AVANT-PROPOS

Les données de cet ouvrage sont issues d'une mission d'enquête conduite par le Professeur Jean Marie Betsch en juin 2005 sur les plateaux Batéké.

Au cours de notre séjour sur les plateaux Batéké, j'ai eu l'occasion d'enquêter sur le système cultural de cette région alors que le Professeur Jean Marie Betsch faisait des relevés du sol afin d'étudier sa composition.

L'intérêt que j'ai porté au système cultural des plateaux Batéké est lié à son originalité. En effet, il met en lumière les capacités de l'Homme à s'adapter à un environnement parfois hostile afin d'en tirer un maximum de profit. Aussi, il met en lumière les liens de solidarité en émergence dans ce type de contexte environnemental et social afin de faire face au travail qui peut s'avérer difficile pour un individu. Il est donc intéressant de voir la mise en œuvre de ces liens de solidarité et la manière dont se transmettent les connaissances liées à la culture du manioc dans la savane.

Entre 2005 et 2017, il est fort probable que certaines données aient pu évoluer, le lecteur devra tenir compte de cela. Cependant la problématique qui nous intéresse ici demeure entière et d'actualité, à savoir, quels sont les mécanismes sociaux qui permettent de faire perdurer un système cultural dans une société en mutation ?

L.Ekomie-Obame

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier le professeur Jean Marie Betsch pour m'avoir donné l'opportunité d'être son assistant au cours de la mission scientifique réalisée au mois de juin 2015 dont est issu ce texte.

Je remercie également l'ensemble des Professeurs du département d'Anthropologie de l'Université Omar Bongo : Messieurs Paulin Kialo, Ludovic Mba Ndzeng, Bernadin Minko Mvè et Mesdames Florence Bikoma et Stéphanie Nkoghe....

Enfin je tiens à remercier le Professeur Jean Emile Mbot, Madame Sylvie le Bomin pour leur investissement à la mise en place d'une convention entre le département d'Anthropologie de l'Université Omar Bongo et le Museum National d'Histoire Naturelle de Paris. Ce partenariat a permis à certains d'entre nous de pouvoir poursuivre nos études de troisième cycle au sein de cette dernière institution.

INTRODUCTION

Au Gabon, les forêts constituent environ 80% de la superficie du pays. Riches en biodiversité et en terres fertiles potentiellement cultivables, l'espace forestier constitue le support des activités agricoles et de chasse indispensables pour la survie des communautés rurales. D'une manière générale, les populations du Gabon pratiquent l'agriculture itinérante sur brûlis caractérisée par la déforestation, le défrichage d'une parcelle de terre donnée puis son abandon après exploitation afin de permettre le repos de la terre et sa régénération.

Dans la région du sud-est du Gabon, notamment sur les plateaux Batéké plus précisément au village d'Odjouma où l'environnement est composé de 5% de la forêt et 95% de savane, nul ne peut rester insensible face aux vastes paysages de savanes arbustives ou herbacées intégrant des îlots de forêts. Les plateaux Batéké constituent en effet un contraste environnemental original sur le territoire gabonais où la savane et la forêt s'interpénètrent imposant ainsi aux populations la coexistence de deux types d'agriculture ; celui dominant en région tropicale, l'agriculture itinérante sur brûlis en milieu forestier et un autre plus spécifique à cette région du Gabon marquée par la culture en sillons (*ékala*) en savane. C'est-à-dire la construction de champ en buttes, en forme de longue tranchée faite dans la terre à l'aide de houes. Quelque soit le milieu et la technique utilisée, tous les efforts convergent prioritairement à la production du manioc, aliment de base des Gabonais et plus particulièrement des Téké.

La culture en sillons dans les plateaux Batéké est de tradition, elle participerait à l'amélioration du rendement de parcelles de manioc. Elle serait en réalité la réponse de l'homme face à la spécificité territoriale et environnementale alors que le système agricole en milieu forestier serait d'importation récente pour ces communautés rurales. Ainsi, malgré le contact avec la pratique culturelle dominante, la culture des « *ékala* » occupe une place prépondérante dans le paysage des plateaux Batéké ; non seulement elle façonne l'environnement naturel, mais il semblerait qu'elle contribue à structurer la société. Ainsi, la savane apparaît au premier contact comme le domaine des femmes alors que la forêt serait le domaine des hommes. Autrement dit, ce sont les femmes qui travaillent exclusivement en savane pour la construction de parcelles de manioc. Au regard des faibles rendements, de la pénibilité du travail à effectuer sur cet espace à ciel ouvert où le soleil au zénith provoque des niveaux de chaleur parfois insupportables, les femmes tékés ont su s'organiser sans les hommes afin de domestiquer leur environnement naturel et faciliter le travail des « *ékala* ».

Quelle est la spécificité du système cultural des ékala ? En quoi diffère-t-il fondamentalement de la pratique dominante en région tropicale? Et comment s'organisent les femmes pour faire perdurer un tel système cultural dans un contexte de dynamique social marqué par l'ébranlement de la société rurale traditionnelle ?

Ces interrogations nous paraissent essentielles pour appréhender les fondements du travail collectif des sillons par la société féminine Téké, notamment dans le processus de transmission des connaissances nécessaires à cette pratique culturelle. En partant de l'idée que la durabilité du système cultural traditionnel organisé autour du travail collectif des femmes en savane résiste aujourd'hui au point de cohabiter avec une nouvelle forme culturelle exogène du fait d'un passage réussi de ces groupes traditionnels à des formes plus modernes et complexes reposant sur les mêmes valeurs. Il s'agit en réalité pour nous de montrer la capacité adaptative d'une société à la fois du point de vue écologique mais aussi et surtout sociale et culturelle.

CHAPITRE 1 :

Localisation et description du village Odjouma

Les plateaux Batéké sont situés au sud-est du Gabon dans la province méridionale du Haut-Ogooué. La capitale provinciale Franceville est située à 650 Km de Libreville, deuxième ville du Gabon. Cette dernière est connue pour ses ressources minières grâce aux sociétés telles que Comilog¹, le Transgabonais² et son passé colonial notamment avec le passage de Pierre Savorgnan de Brazza. En effet, le village d'origine s'appelait Masuku, rappelant fort bien un certain paysage de la France, il fut d'abord appelé Francheville, puis rebaptisé Franceville par Savorgnan de Brazza en 1880. Franceville comptait 56.000 habitants en 2010 avec une diversité de groupes culturels dont les principaux sont les Obamba, les Téké et les Doumou.

Nous situons notre terrain d'étude en pleine cœur d'une immense plaine désertique dans les plateaux Batéké, précisément au village appelé Odjouma frontalier de 7 kilomètres du village Vaga (Congo). En partant de Léconi (ville la plus proche), il faut parcourir un trajet d'une cinquantaine de Kilomètres soit une heure de route (voiture) sur des pistes serpentées et sablonneuses pour découvrir ce village qui fait tache dans une étendue de savane herbacée. Le village tire son nom du fleuve de cette région appelé Odjouma en langue téké, ce terme voudrait dire Lac. Il fut construit vers les années soixante (60) à l'issue du regroupement de trois villages³ (Djogo, Oyuo et Lekori). Le village s'étire sensiblement sur une longue piste droite de cinq cent mètres environ avec des cases construites essentiellement de tôles alignées de part et d'autre du sentier. En effet, avec la rareté des essences de bois (Okoumé, Padouk..) à la base de l'art architecturale dans les villages gabonais, les murs de cases ainsi que la toiture sont faits de tôles ondulées dans cette région du Gabon où les abris naturels sont rarissimes. Cent cinquante (150) personnes environ résident à Odjouma, ce petit village de trois quartiers représentant en réalité les trois anciens villages distant de quelques mètres chacun et placés sous l'autorité d'un chef de regroupement qui est assisté de trois chefs de quartiers.

En bout de piste du Gabon, ladite population est relativement enclavée, la piste sablonneuse et serpentée n'encourage pas une bonne circulation des véhicules. Durant notre séjour, nous avons pu enregistrer une fréquence de deux véhicules par

¹ - Compagnie Minière de l'Ogooué

² - Franceville est le terminus de la ligne ferroviaire reliant la capitale et l'intérieur du pays

³ - Communication personnelle du chef de regroupement, le 20/05/2006 à 13h au village Odjouma

jour. Il est certain qu'en fonction des événements majeurs du village, cette fréquence puisse varier.

Les « reliques » des infrastructures de bases sont visibles rappelant toutefois une époque meilleure. Aujourd'hui à Odjouma, aucune des infrastructures (groupe électrogène, pompe villageoises) n'est opérationnelle : « tout est en panne parce qu'il manque une pièce dans chaque appareil », nous confiait un habitant du village. Le village dispose tout de même d'une école dont les enseignements sont dispensés à tous les niveaux par le directeur-enseignant, au vue de cela, on peut imaginer le rendement du point de vue scolaire. Par ailleurs, on note la présence d'un dispensaire situé du même côté que l'école, on y effectue les soins de premiers secours mais le problème d'évacuation sanitaire des cas les plus graves vers Léconi se pose avec acuité car le dispensaire ne disposant d'aucun moyen de locomotion afin de faire face aux urgences médicales.

CHAPITRE 2 :

Organisation sociale et territoriale

2.1. Le village, son peuplement et ses traditions

Le village Odjouma est habité essentiellement par les Téké (pluriel des Batéké). Ils sont divisés en une trentaine de sous-groupes (djinini, tege, tsaj pour les trois plus importants). « Batéké pour les uns Atege pour les autres, ainsi sont dénommées les populations des hauts plateaux du sud-est gabonais. Ces deux noms proviennent d'une déformation progressive du nom « Anzinque » noté par les premiers voyageurs du XV^{ème} siècle » (Le Bomin 2004). En effet, « la théorie la plus généralement soutenue et que retiennent Avelot, Raveustein, Marquardsen, Plancquaert, Baumann et d'autres encore, voit dans les Atege actuels les descendants des Anziki. Avelot indique même l'époque à laquelle s'est produit le changement de nom : ' le nom (Anzika-Angeka) s'est transformé en N'téka au XVIII^{ème} siècle et en Nteké ou Ntegé au XIX^{ème} siècle' » (Mbot 1974 :4)

La structure familiale des Téké est nucléaire, bilinéaire et virilocale. La polygamie y est autorisée et les mariages sont réglementés selon le principe de l'exogamie et les traditions telles que l'Obali sont en voie de disparition. Selon Louis Perrois « Les coutumes ancestrales s'estompent au profit d'un mode de vie de type semi-urbain qui, moins attrayant sur le plan culturel et folklorique, est évidemment plus conforme aux exigences actuelles du développement national ⁴ ».

En effet, l'Obali était jadis une pratique traditionnelle qui donnait au grand père le droit de prendre pour épouse sa petite fille. Dans ce cas, on assistait à des mariages préférentiels, notamment des mariages endogames. Deux types d'Obali étaient pratiqués selon le professeur Raymond Mayer: « l'Obali « a nguwu » où le frère de la mère de l'épouse prend la petite fille pour femme et l'Obali « Oyisa'a » où on donne par contre sa fille en mariage au frère du père de l'épouse pour exprimer sa satisfaction aux parents de cette dernière ⁵ ». La transformation de la société traditionnelle et la modernité aidant, ces pratiques culturelles sont en désuétude voire éteintes.

⁴ Louis Perrois, *Le Haut Ogooué aujourd'hui* in Electrons, revue périodique, SEEG, n°8 Décembre 1972, p10

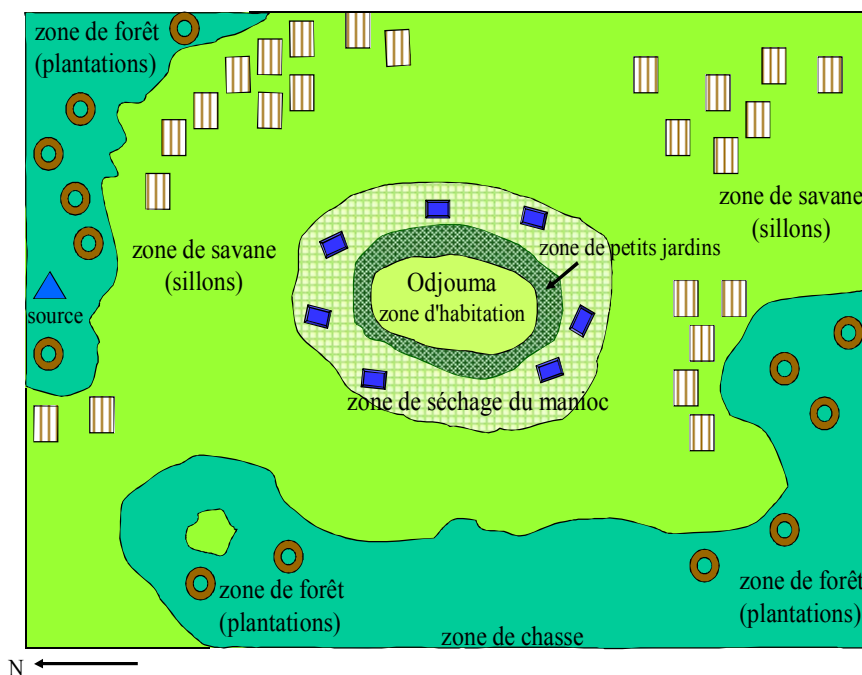
⁵ Communication lors du cours d'Anthropologie niveau licence, année universitaire 2004-2005

Peuple de chasseurs et d'agriculteurs, les Téké ne font pas d'élevage, malgré les immenses surfaces herbeuses dont ils disposent pour créer des pâturages. Ils vivent accessoirement de la pêche, de la chasse et principalement de la culture du manioc cultivé en plaine et en forêt. Les apports protéiques, indispensables au maintien d'un certain équilibre alimentaire sont donc essentiellement dus à la complémentation de l'alimentation par des protéines végétales, fournies par les plantes « légumes » notamment le « kumu » (*Gnetum africanum*), fruits récoltés en forêt. Selon les saisons, ils complètent leur repas de grillons, termites et chenilles.

2.2 Les limites géographiques du territoire

Les limites géographiques du territoire sont définies à partir des zones d'activités humaines⁶. Dans le cas du village d'Odjouma, nous différencions d'une part la zone d'habitation, celle de la collecte de bois de chauffage et du séchage des palettes de manioc et d'autre part la zone d'exploitation, c'est-à-dire l'espace cultivé (savane, forêt-galerie) qui comprend la zone de chasse et de pêche au fur et à mesure que l'on s'éloigne du village.

Schéma des différentes zones d'activité à Odjouma (Plateau Batéké)



JM Betsch

⁶ - Boissière Manuel, *Gestion d'un terroir forestier par les cultivateurs yali d'Irian Jaya (Indonésie)*, in Bahuchet et al., *L'Homme et la forêt tropicale*, Bergier, 1999, p.330

Le village en tant qu'espace habité constitué d'un ensemble de cases est également un lieu de production de plantes alimentaires, médicinales et de biens de service ; on y trouve de petits jardins de case de quelques dizaines de mètres carrés derrière les maisons (principalement la cuisine). Ces jardins sont généralement sources de condiments (*capsicumfrutescens*, *solanaceae*), de fruits comme la papaye, la banane (banane douce ou plantain), l'oseille aussi etc. Les arbres comme le manguier, l'atangatier et le palmier à huile existent aussi dans le paysage floristique.

L'espace du village familial est réparti de la façon suivante : les hommes restent devant la maison et les femmes restent à la cuisine qui se situe généralement derrière la maison familiale. Entre l'espace habité et l'espace cultivé ou d'exploitation, on note un espace intermédiaire, c'est-à-dire une sorte de zone-tampon où l'on retrouve des palettes réservées au séchage de boulettes de farine de manioc très fines appelée localement « *fufu* », puis le ramassage du bois mort pour la cuisson des aliments. Le manioc « *fufu* » est généralement séché par les femmes à l'abri des animaux domestiques (poules, cabris) notamment dans la plaine, sur un support surélevé que l'on protège contre les oiseaux par un filet après y avoir déposé des boulettes de farine de manioc. Le bois de chauffage est ramassé aux alentours du village, très souvent dans la mosaïque de forêt, car c'est dans ces lieux que l'on retrouve du bois sec notamment, dans les anciennes plantations.

L'espace cultivé en savane et en forêt entoure presque totalement le village. Les parcelles de sillons (*ékala*) et les plantations en forêt (*ηunu*) sont présentes dans un espace géographique et topographique bien déterminé. Du nord-est et dans toute la plaine sud, on peut noter une forte activité humaine repérable par un paysage contrasté marqué d'une part par la présence de nouveaux « *ékala* » et d'autre part par les anciens « *ékala* » abandonnés. Ces parcelles sont construites dans un rayon d'environ 3 à 4 km de la zone d'habitation à l'abri de l'incursion des animaux domestiques. Les plantations sont, quant à elles, dans des rares espaces forestiers du nord au sud-ouest du village.

L'espace cultuel couvre toutes les terres réservées au culte. C'est l'espace territorial sacré ; il se compose d'étendues territoriales réservées aux activités, aux pratiques ayant de près ou de loin des rapports avec le culte. Tels sont les cas des forêts dites sacrées et les cimetières.

Enfin, la rivière située au nord-ouest du village communément appelé « *party* » et situé à environ 3 km de la zone d'habitation, occupe une place importante dans les activités quotidiennes des populations. De l'amont en aval, il y a une zone source dans laquelle les populations puisent de l'eau destinée à la consommation, une zone réservée au traitement des tubercules de manioc et toute l'espace central réservé aux bains quotidiens des populations en particulier des jeunes qui en plus y trouvent un espace de jeu et de convivialité dans un environnement dépourvu d'aires de loisir ; enfin, encore plus bas, se trouve l'espace où le linge est lavé.

CHAPITRE 3 :

Une cohabitation des systèmes cultureux

Dans les plateaux Batéké notamment au village Odjouma, les populations vivent au milieu d'une étendue de plaines herbeuses « *ishéli* ». Alors que le manioc « *kakuo* » (*Manihot esculenta Crantz*) constitue l'aliment de base des populations du Gabon et en particulier celle d'Odjouma, les femmes ont su transformer la terre des savanes pour la rendre plus propice à la culture du manioc. Ainsi, le paysage du village Odjouma est marqué par des parcelles de sillons en savane d'une beauté remarquable appelées affectueusement « *Itschèké* ». En réalité « deux grandes catégories de système de cultures itinérantes sur brûlis caractéristiques de la culture de manioc coexistent donc, et la plupart des cultivatrices d'Odjouma possèdent des plantations en plaine et en brousse » (Delêtre, 2004)

Ces systèmes dualistes adaptés aux caractéristiques de l'environnement ne datent pas de nos jours, ils sont surtout remarquables dans certaines régions de l'Afrique de l'Ouest (Richards 1992) et apparaissent au Gabon comme un paradoxe de la nature dans la mesure où c'est un pays par essence forestier.

D'après nos informations, la culture des sillons (*ékala*) est le système cultural le plus ancien de la région et s'est vu compléter récemment par la culture du manioc en zone forestière.

Ainsi, les forêts galeries autour du village sont exploitées pour servir de complément aux activités agricoles des savanes. Ce système cultural en forêt est bien connu dans tous les pays forestiers, consistant en une agriculture traditionnelle itinérante de vivriers. Chez les Téké, c'est au cours de leur séjour régulier dans la capitale, en côtoyant notamment les autres populations qu'ils ont appris qu'on pouvait exploiter la forêt pour cultiver le manioc. C'est donc par emprunt qu'ils ont adopté ce nouveau système cultural. Il faut dire qu'il n'est pas très différent du système cultural endogène, la différence majeure étant l'intervention de l'homme dans la préparation de la parcelle de la plantation par le sarclage, l'abattage de gros arbres et le brûlage du jardin après séchage de la matière organique.

Je ne vais donc pas m'étendre sur ce système cultural bien connu mais plutôt sur la culture du manioc en sillons par les femmes Téké.

3.1. Le système cultural dominant chez les Téké : la savane, les femmes et les sillons

La culture des sillons se pratique dans les savanes à ciel ouvert par les femmes de différentes tranches d'âges (18 à 60 ans) faisant de la savane leur territoire. La grande majorité des femmes, notamment celles originaire du territoire, pratiquent la culture du manioc en sillons d'abord parce qu'elle paraît plus adaptée au contexte environnemental et ensuite parce qu'elle serait moins contraignante selon elles, comparé au travail de la forêt qui nécessite souvent l'abattage de gros arbres et implique systématiquement l'intervention de l'homme. En quoi consiste ce système cultural en savane ?

Le système cultural dans les savanes des plateaux Batéké n'est pas totalement différent du système cultural en forêt en ce sens qu'il s'agit aussi d'une agriculture itinérante sur brûlis qui se déploie aussi en cinq grandes étapes ; la préparation de la parcelle impliquant la mise à feu d'une portion de la savane, le semis, l'entretien, la récolte et l'abandon momentané de la parcelle.

Comme dans tout système cultural, le choix d'une parcelle de terre précède souvent toute préparation de celle-ci. Dans la société Téké, l'occupation traditionnelle de l'espace aussi bien en plaine qu'en forêt n'est subordonnée à aucun protocole coutumier ou administratif : « la forêt et la savane appartiennent à la communauté » nous disait le chef de regroupement. Ainsi, les femmes choisissent leurs espaces cultivables en savane dans les zones moins arbustives afin de minimiser les difficultés et les hommes quant à eux se chargent de trouver des espaces cultivables en forêt pour leurs épouses en fonction de l'accès à l'eau⁷.

Compte tenu de la pénibilité du travail des parcelles de sillons (*itschèké*), les femmes s'organisent le plus souvent en groupes d'entraide autour d'une responsable. Un mois avant la construction des sillons, la savane est mise à feu car les grandes herbes constituent une gêne considérable au moment de l'édification des sillons. Après brûlis, elles fournissent de la cendre et permettent quelques semaines plus tard à une nouvelle herbe fraîche de se développer. Dès ce moment, l'*itschèké*

⁷La proximité d'un cours d'eau est un bon moyen d'éviter à son épouse de longs trajets pour tremper le manioc

(parcelle dédiée aux sillons) est prête à être travaillée, c'est ainsi que les femmes arrivent très tôt le matin en groupe pour travailler la parcelle d'un membre de leur groupe. Au cours de notre enquête, nous avons relevé le rôle déterminant de la responsable du groupe à qui revient la responsabilité de tracer le premier sillon de référence. Selon la tradition, la corde végétale « *Odji* » fait office pour la circonstance de mètre pour la mesure du sillon modèle. « *En tant que responsable du groupe, mon rôle est avant tout de montrer l'exemple en traçant le sillon de référence à l'aide de la corde Odji. C'est le sillon dont les autres membres du groupe vont imiter les formes et les dimensions*⁸ » nous confiait la responsable. Chez les femmes d'Odjouma, le sillon de référence « *Okala* » est l'unité de mesure d'une parcelle. La responsable du groupe⁹ sous le regard et l'aide de la femme la plus âgée et expérimentée se sert pour cela de la corde *Odji* longue d'une centaine de mètres pour prendre les dimensions du sillon de référence. La mesure des dimensions est une étape importante car c'est elle qui va déterminer la répartition des tâches des membres du groupe. Son opération requiert de l'attention et du silence des membres du groupe. En effet, au moment où l'on prend les mesures du sillon de référence, tous les membres observent et personne ne parle au risque de payer une amende. A partir du moment où les dimensions du sillon de référence sont connues (pouvant aller de 20 à 30 m de longueur), la responsable du groupe montre l'exemple en construisant le premier sillon. Cette opération se déroule de la manière suivante : la responsable prend une position centrale dans l'alignement de départ entre les membres de son groupe de façon à ce que la position constitue pour chacune le point de départ du sillon à tracer. Il s'agit pour chacune des femmes du groupe de prendre la tête voire la responsabilité d'un sillon. Etant au nombre de onze (11), elles s'engagent à construire 11 sillons de même dimension. Ainsi, une fois tracé, les autres membres peuvent prendre le relais en traçant chacune son sillon en s'inspirant du modèle du chef.

La construction d'un sillon se fait en reculant en deux temps : Aller et Retour. A l'aller, il s'agit d'arracher l'herbe du sol, tout au long du sillon avec une houe. Et au retour, il s'agit plutôt avec le même outil d'enfouir et d'étouffer l'herbe arrachée sous terre afin qu'elle puisse se biodégrader. La technique consiste à creuser légèrement

⁸ Pierrette N. informatrice et responsable du groupe, entretien réalisé en Mai 2006

⁹ Notre groupe de référence ici est constitué de 11 femmes

à la houe entre deux sillons, d'empiler la terre sur l'un ou l'autre sillon de sorte qu'elle soit remontée de 40 à 60 cm. La première couche « *ékaki* » est réalisée lorsque l'herbe est complètement étouffée et la butte bien formée par l'action de chacune des femmes du groupe en deux tours à coups de houe. Au cours d'une séance de 2 à 3 heures, trois à quatre rangées de sillons peuvent être construites soit 22 à 33 sillons d'environ 18 à 22 m de longueur par un groupe de 11. Il faut dès lors attendre un à deux mois pour rajouter une deuxième couche « *odô* » sur les sillons. Ce n'est qu'après cette deuxième et dernière couche que la construction prend sa véritable forme et les sillons considérés comme finis alors que l'herbe fraîche est totalement enfouie dans la terre. La fin de la construction de la parcelle de sillon est souvent l'occasion de grandes joies pour ces femmes qui se mettent aussitôt à chanter et esquisser quelques pas de danses en partageant ensemble un léger repas afin de dire certainement merci aux ancêtres claniques.



Gabon SE. Plateau Batéké, sud du village de Djogo (regroupement d'Odjouma). Construction collective de la 2ème couche des sillons par 11 femmes au sein d'une association culturelle (Egl. S.E.). 25-06-2006.

Cl. JM Betsch

La construction de l'*/schèké* terminée, le reste des travaux consiste essentiellement dans la mise en terre des boutures de manioc (cas d'une parcelle homogène) ou la plantation d'une série de cultures en fonction de leur cycle de production (cas d'une parcelle hétérogène). Les sillons préalablement laissés au repos durant une période d'un mois maximum ont suffisamment laissé le temps à l'herbe fraîche enfouie de se biodégrader et constituer ainsi le « fumier initial ». Selon les femmes Téké, la terre ainsi transformée à partir du travail des sillons est enrichie et propice à recevoir des boutures de manioc en tant que culture de base ou d'autres semences (maïs, oseille, arachide, sésame...) temporaires. En effet, du point de vue cultural, une parcelle de sillons peut-être hétérogène, il peut y avoir des cultures qui précèdent le manioc, constituant soit un champ relativement homogène ou une mosaïque d'espèces différentes récoltées au bout de 4-5 mois. La succession des cultures répond souvent à un certain nombre d'objectifs dont l'enrichissement du sol en matière azotée (arachides, maïs..) en vue d'une meilleure croissance du manioc et la diversité de variétés culturales afin de varier les repas quotidiens. La récolte du manioc intervient au bout 15 à 20 mois puis après une année d'exploitation la parcelle est abandonnée en vue de la régénération de la terre : « *nous laissons souvent la terre en repos pour ne pas l'épuiser. Pendant qu'elle se reconstitue, on va planter ailleurs* » nous confiait une informatrice. La reconstitution d'une terre varie selon que l'on est en savane ou en forêt. En savane selon les informations recueillies auprès des femmes cultivatrices, elle peut mettre 6 à 7 ans et il suffit alors dans ce cas de regarder la nature du sol, c'est-à-dire observer si la terre s'est aplatie et a repris la couleur originale du sol pour une nouvelle exploitation.

Le travail collectif des sillons en savane fait état d'une organisation de travail remarquable chez les femmes qui mérite qu'on s'y étende.

3.2. Processus de transmission des connaissances et organisation du travail

Les *ékala* font partie de la tradition des femmes des plateaux Batéké. A l'origine le travail s'est toujours fait en groupe car construire des sillons, c'est-à-dire des buttes allongées est loin d'être une mince affaire. En effet, sous un soleil accablant les femmes doivent briser la terre avec une simple houe le dos courbé pendant des heures à un rythme souvent accéléré. Le travail en groupe permet d'atténuer cette pénibilité et fonctionne comme une association d'entraide et de solidarité où les membres du groupe unissent leur force pour construire la parcelle d'un des leurs. En collectivité, le travail est fait plus rapidement et nettement mieux que toute seule. Une question se pose : dans un travail collectif comment assurer un travail équitable entre les différents membres ?

En effet à la question de savoir comment cette corde a été introduite dans les *ékala*, voici la réponse de notre informateur : *« A l'époque de nos ancêtres, un sillon mal construit pouvait être à l'origine des disputes entre femmes. Certaines par exemple pensaient que si leurs sillons étaient mal tracés par rapport à ceux des autres femmes du groupe, c'est parce que ces dernières n'avaient aucune considération des autres ou elles pouvaient dire que sa parcelle est moins grande que celle des autres femmes »*. L'Odji visiblement aurait permis de mettre un terme à ce type de débats et de suspicions. En effet, la première fonction de cette corde est avant tout de mesurer les sillons, surtout le sillon de référence. Elle permet en outre de veiller à l'équité et l'égalité de travail sur le terrain. Dans une société traditionnelle ne disposant pas de mètre, c'est grâce à l'Odji que tous les sillons ont quasiment les mêmes dimensions dans une parcelle ce qui permet ainsi à chaque membre du groupe de fournir la même énergie, disons la même force de travail. L'Odji permet aux femmes selon nous de mieux organiser le travail collectif des sillons en savane. Ainsi lorsqu'on compare les parcelles des sillons des groupes collectifs récents ne faisant pas usage de l'Odji à ceux des groupes traditionnels adoptant l'Odji dans leur travail, on constate aisément que les premiers sont moins bien travaillés que les seconds. Autrement dit, ils sont moins droits et le travail entre les membres n'est pas rigoureusement partagé comme dans les groupes traditionnels comme nous le

confiait une informatrice ce que nous avons pu vérifier par nos observations : « *Dans notre groupe, nous travaillons certes ensemble mais chaque femme est responsable à son niveau. Par exemple chacune a un nombre de sillons à construire même si elle est malade, son sillon ne fuira pas, il va l'attendre. Tout le monde doit accomplir sa part de responsabilité* ». Par ailleurs, on note une forme de superstition dans l'usage de la corde Odjî. En effet, il semblerait que les parcelles de sillons utilisant cette corde végétale produiraient plus de manioc de bien meilleur qualité. Il y a donc vraisemblablement un ensemble de croyances sur cette corde traditionnelle de mesure que nous percevons notamment dans la puissance de son rituel à la base d'une certaine cohésion des groupes de travail traditionnel. Sur quoi repose la pouvoir de la corde de l'Odjî ?

La corde Odjî n'est pas seulement une simple corde de mesure des sillons dans les ékala. Selon nous, elle est imprégnée d'un pouvoir spirituel clanique qui structure la société féminine dans les plateaux Batéké. En effet, trois faits nous permettent d'avancer une telle hypothèse, d'abord sa confection, le rite de passation de pouvoir d'un chef à un autre et enfin les interdits inhérents à cette pratique culturelle. Il faut souligner à ce propos que l'Odjî est une ficelle à base des produits de la forêt gabonaise (liane). Elle est tissée par les femmes d'un même village, d'un même clan comme le souligne notre informatrice :

« *Autrefois, chaque femme apportait un morceau de la brousse qu'elle tissait par la suite. Lorsque les femmes décidaient de faire un groupe de travail, chacune apportait son morceau tissé et assemblait le tout pour faire un fil unique qui pouvait s'étendre de 30 à 50 mètres de long. Toute la famille se reconnaissait à travers ce fil car il représentait l'unité familiale* ». Les groupes se construisaient ainsi autour de la corde Odjî, symbole selon nous de l'unité de la lignée familiale et clanique : « *C'est quelque chose de la famille qu'on ne donne pas à n'importe qui. Ça circule entre les membres d'une même famille. On ne peut donc pas confier ça à un étranger du clan de peur que ce dernier hérite des esprits de la famille. C'est impensable !* », Rajoute notre informatrice. En tant propriété familiale sa transmission est héréditaire, en cas d'absence d'héritière direct (de mère en fille), l'Odjî reste malgré tout entre les mains d'une femme du clan.



Gabon SE, Plateau Batéké, S du village de Djogo ; sillons en construction collectivement par 11 femmes au sein d'un groupe de travail suscité par une association culturelle (Egl. S.D.E.). Mesure du sillon de référence par l'organisatrice du groupe au moyen de l'"odji" que lui a remis une ancienne. 23-05-2006. Cl. JM Betsch

Si les groupes de travail collectif doivent à la base leur existence à la corde Odjî, ils ont besoin d'un chef qui puise son pouvoir de cette même corde. Mais que se passe-t-il lorsque l'héritière est encore jeune et inexpérimentée ?

Selon nos informateurs : « *la corde Odjî donnait le pouvoir à la femme héritière. Si on héritait de celle-ci alors qu'on est encore sans expérience du travail des sillons, on la conservait à la maison jusqu'au moment où on savait déjà faire les sillons ; à ce moment, on devient automatiquement chef* ». Le mot automatique ici doit être relativisé car en réalité, le jour où l'héritière de la corde Odjî est prête à devenir chef, elle subit un rituel de transmission de pouvoir officié par une femme plus expérimentée et la plus âgée du groupe clanique. Le rituel se déroule de la manière suivante : l'héritière amène pour la première fois la corde Odjî sur le lieu de la parcelle à construire. On place un petit bois au milieu de la longueur du futur sillon à tracer, ensuite une femme (la plus expérimentée et la plus âgée) attrape un bout au début du sillon. Alors l'héritière postulante à la chefferie déroule la corde suivant la longueur jusqu'au milieu où se trouve le bois piqué au sol. Arrivée à ce niveau avec

la corde, les autres femmes émettent des cris d'acclamations et de réjouissance pendant un moment ensuite, elle continue à dérouler la corde jusqu'à l'autre moitié où elle estime que le sillon peut s'arrêter. C'est à ce moment qu'elle devient chef devant l'assemblée des femmes en ayant décidé de la longueur du sillon de référence. En d'autres termes, lorsque la femme hérite de la corde odjî, jeune et inexpérimentée, elle se prépare à devenir chef de groupe, à ce titre elle reçoit un enseignement dans les *ékala* auprès des femmes les plus âgées afin de pouvoir en tant que chef corriger et aider les femmes de son groupe à la construction de sillons. L'apprentissage à la culture des sillons se fait par imitation des adultes, c'est-à-dire que la jeune fille par la fréquentation des *ékala* apprend les premiers gestes par observation et imitation auprès des femmes les plus expérimentées et par répétitions de gestes et l'aide des anciennes, elle finit par acquérir les savoirs indispensables en la matière.

La corde Odjî a tous les éléments d'un objet sacré lorsqu'on observe les actes et attitudes des femmes autour de celle-ci. En effet, nous avons pu noter que lorsqu'on sort cette corde de son emplacement, tout le monde arrête de bouger, de travailler et de parler afin d'observer la construction du sillon de référence par la responsable du groupe. Dans le cas contraire une amende est infligée aux indéliçats comme ce fut le cas de l'un d'entre nous au moment de cette enquête au milieu des cultivatrices. Il en est de même lors du travail, c'est-à-dire que durant ce moment, s'il y a une discussion malsaine perturbant le bon déroulement du travail collectif, la responsable a le droit de sortir les auteurs de la parcelle avec l'obligation pour ceux-ci de payer une amende de 500 à 1000¹⁰ FCFA en fonction de la gravité de la faute. Par ailleurs, nul n'est tenu de toucher la corde en dehors du chef et de la femme la plus âgée du groupe de la même lignée que la responsable. Enfin pour clore cette liste d'interdits non exhaustive, il faut souligner que pendant le travail des sillons, si une personne passe, surtout un homme, et trouve les femmes en train de construire les sillons dans les parcelles, l'une d'entre elles se détache pour aller vers la personne et lui demande de payer une amende.

En somme le travail des sillons selon la tradition trouve sa légitimité dans la foi des membres d'un groupe de travail en la corde Odjî, le pouvoir de cette dernière investi

¹⁰ 1€ équivaut à 655,96 CFA

en la personne du chef du groupe lui confère la responsabilité de la communauté féminine en tant que garante de la justice et de l'équité. Si le travail des sillons se perpétue aujourd'hui dans les plateaux Batéké et particulièrement dans le village d'Odjouma, on constate tout de même que les groupes de travail collectifs traditionnels constitués de quatre femmes en moyenne ne sont plus la seule référence des femmes. En effet, nous avons noté qu'à côté de ces groupes endogènes, il y a l'émergence de groupes exogènes basés non plus seulement sur la foi en la corde Odjî mais aussi en Christ. Autrement dit, les femmes ne se constituent plus seulement en groupe par filiation clanique. Les groupes se forment aussi aujourd'hui sur la base de l'appartenance à une même communauté religieuse. Cette évolution s'est opérée visiblement depuis la conversion d'une partie de la population d'Odjouma au protestantisme. Les différences majeures que l'on peut faire entre ces nouvelles organisations sociales et les groupes traditionnels s'observent à deux niveaux d'après nos observations : premièrement la responsable du groupe est choisie non pas parce qu'elle a une grande expérience dans le travail des sillons mais plutôt du fait qu'elle est la responsable des femmes à l'église. Deuxièmement, en matière de rigueur du travail, l'alignement et la droiture des allées des sillons est moins visible car en réalité dans ces groupes, la corde Odjî n'est pas utilisée et il existe une certaine forme de libéralisme qui fait que dans une parcelle collective, le travail d'un sillon est collectif et non individuel comme à la tradition : « *Dans notre groupe, nous travaillons ensemble. Le sillon n'est pas la propriété d'un individu comme dans les autres groupes. Si vous partez dans les autres groupes vous allez voir que les membres travaillent seul leur sillon dans le groupe. Ils sont donc responsables de leurs sillons. Or nous nous pensons que cela est une mauvaise méthode car si le membre a un problème particulier, la construction du sillon prend un coup voire un retard et personne ne s'en occupe sous prétexte que chacun doit faire ses sillons* » Nous confiait une informatrice appartenant à l'un de ces groupes récents. En effet, dans le cadre des groupes traditionnels la rigueur dans la répartition des tâches est telle que les membres travaillent certes la parcelle ensemble mais chaque femme est responsable à son niveau, c'est-à-dire que chacune a un nombre de sillons à construire. Même si elle tombe malade, son sillon ne fuira pas, il va l'attendre. « *C'est au regard de tous ces problèmes que nous, on préfère travailler ensemble, vous allez par exemple voir trois ou quatre femmes construire un même sillon, c'est ça l'esprit d'équipe chez nous. Ce n'est pas tant*

l'esthétique ou la beauté des sillons qui nous intéresse mais c'est le travail ! » Nous confiait notre informatrice.

Plusieurs raisons expliquent l'ébranlement des groupes traditionnels et l'engouement actuel de nouvelles formes d'organisation collectives dans le travail des sillons ; nous en retiendrons deux. Il s'agit particulièrement des cas d'injustice dans le rendement agricole et des super pouvoirs attribués au chef du groupe. Dans le premier cas, il y a des femmes qui pensent que certaines gaspillaient le manioc des autres. Celles qui avaient la corde avaient semble-t-il, du bon manioc tandis que, celles qui n'appartenaient pas directement à la lignée avaient souvent l'impression de travailler « cadeau » et surtout d'accompagner les détenteurs de l'Odjî. Dans le deuxième cas, il se raconte que lorsqu'on travaille avec la corde Odjî, il suffit que la responsable ait un problème avec quelqu'un du groupe pour qu'elle amène une fausse corde dans la parcelle de cette dernière quand c'était son tour. Une femme titre d'exemple aurait été victime d'une telle situation il y a quelques années. Alors qu'elle avait un problème avec la responsable du groupe, on venait juste de finir de travailler sa parcelle, une foudre s'est abattue dessus dans la nuit et elle n'a pas eu de manioc cette année. Voilà d'après mes informateurs, les principales raisons pour lesquelles beaucoup de femmes ont commencé à se retirer des groupes traditionnels pour aller dans des groupes modernes dans lesquels on ne fait pas usage de la corde Odjî et on observe moins les règles de la tradition. A défaut certaines femmes minoritaires préfèrent s'installer à leur propre compte. Au-delà de ces principales raisons et étant donné la rigueur et la pénibilité du travail des *ékala*, nous ne pouvons résister à évoquer le problème de paresse dont sont victimes les nouvelles générations. Ce problème serait pour nous aussi important que ceux évoqués par nos informateurs.

CONCLUSION

La culture des sillons est une activité exclusivement féminine qui nous montre la capacité de l'Homme à s'adapter à son environnement. Cette pratique culturelle répond la satisfaction du besoin de subsistance des populations des savanes des plateaux Batéké, notamment dans la production du manioc aliment de base par excellence des populations gabonaises. Ainsi, pour faire face à l'hostilité de ce milieu, les femmes responsable de la filiation ont développé une forme de culte autour d'une corde végétale dont elles ont le secret du tressage afin d'unir leur force et puiser l'énergie et la foi nécessaire pour accomplir leur tâche dans les valeurs nobles de justice et d'égalité. Même lorsque le passage de la forme d'organisation traditionnelle à la forme d'organisation moderne basée sur les relations religieuses, est opéré, il y a comme un recours à une force supranaturelle pouvant garantir la justice.

Ainsi, la culture des sillons n'est pas seulement une activité agricole de subsistance, elle est aussi une activité à l'initiation des règles sociales de vie communautaire. Par conséquent, les *Itschèké* ne sont pas seulement les espaces agricoles, ils sont pour les femmes ce que sont les corps de garde pour les hommes, c'est-à-dire de véritables lieux de socialisation. C'est la raison pour laquelle, dans les parcelles de manioc, le travail collectif est plus significatif que le travail individuel chez les femmes d'Odjouma. Le système culturel dans les plateaux Batéké présente ainsi la savane comme le monde des femmes, alors que la forêt se présente comme le monde des hommes, au moins pendant la phase de l'abattage des gros arbres.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIE

- Le Bomin Sylvie : *Musique Batéké*, MPA Atege, 2004
- Boissière Manuel, *Gestion d'un terroir forestier par les cultivateurs yali d'Irian Jaya (Indonésie)*, InBahuchet S, Bley D, Pagazy H, & Vernazza - Licht N. eds- *L'Homme et la forêt tropicale*, Bergier, 1999
- Delêtre Marc : *Pratiques culturelles, représentation culturelles et gestion de la diversité génétique des champs de manioc du Sud-Est du Gabon*, Mémoire DEA, MNHN, 2004
- Dubar Claude, *Socialisation et construction identitaire*, Paris, SH, 1998
- Gardiner Abraham : *L'individu dans sa société*, Paris, Gallimard, 1969
- Meillassoux Claude : *Anthropologie économique des Gouro de côte d'Ivoire*, Mouton, 1964
- Perois Louis, *le Haut Ogooué aujourd'hui* In Electrons ; revue périodique, SEEG, n°8 Décembre 1972

Le système cultural gabonais comme dans la majorité des régions forestières est basé sur une agriculture itinérante sur brûlis impliquant une répartition des tâches entre les hommes et les femmes. L'activité agricole en milieu forestier sollicite en premier lieu la force physique des hommes pour la déforestation et le nettoyage de la future parcelle de manioc. Ce n'est qu'après ce premier travail masculin que les femmes prennent possession de leur parcelle. Ce système cultural est bien connu et répandu au Gabon. Comme dans toutes règles, il faut des exceptions et les plateaux Batéké dans le sud-est du Gabon en constitue une. Composé d'une immense étendue de savanes et de quelques forêts galeries, le système cultural dans cette région du Gabon est dominé par une forme d'agriculture itinérante originale basée sur les *ekala* (sillons) dont le travail consiste à transformer la terre à coups de houe pour son meilleur rendement. Ce système cultural endogène est exclusivement réalisé par des femmes suivant un rituel particulier qui fait de la savane le monde des femmes et la forêt le monde des hommes.

Mots clés : système cultural, écologie traditionnelle, sillon, agrosystème, plateaux Batéké, Haut-Ogooué, Gabon,

Landri Ekomie-Obame est docteur en ethnologie et sociologie comparative de l'Université ParisV-René Descartes. Il est par ailleurs chercheur associé au laboratoire Eco-anthropologie (UMR7206) du Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris, groupe de recherche « Diversité et évolution Culturelles ». Ses recherches actuelles portent sur les emprunts et les dynamiques culturelles.

En couverture : Une femme Téké en pleine activité de construction de sillons à l'aide d'une houe.

Cliché : Jean Marie Betsch, Juin 2006, Village Odjouma